

Recueillir la parole des jeunes : une recherche-action urbaine dans un quartier populaire de Toulouse.

S. Philippon, Éducateur, Club de Prévention Toulouse Métropole, Doctorant 1^{ère} année - UT2J - UMR EFTS

B. Duprat, Éducatrice, Club de Prévention Toulouse Métropole

M. Cremaschi, Éducatrice, Club de Prévention Toulouse Métropole

Cet article relate les éléments d'analyse issus d'une recherche-action engagée à la demande d'éducateurs d'un club de prévention spécialisée, service éducatif de Toulouse Métropole.

Si le travail de rue fait partie des formes possibles de l'exercice du métier d'éducateur spécialisé, très souvent et de façon générale, la formation n'aborde pas ou peu cette forme d'intervention. Pour autant, en prévention spécialisée, le travail de rue est une modalité d'intervention spécifique pour aller vers les publics les plus éloignés du droit commun.

Les éducateurs ont construit depuis plusieurs années une pratique empirique leur permettant d'être connus et de tisser des liens avec les jeunes.

Au sein de leur service, ils ont éprouvé les limites de cette forme d'intervention. Si les échanges au gré des rencontres sont riches et permettent de poser, dans certains cas, le début d'un accompagnement socio-éducatif, les paroles recueillies, faites du quotidien, sont parfois complexes et ambiguës ancrées dans une réalité du quartier que l'action publique peine à saisir.

Ils ont souhaité être accompagnés pour bénéficier d'un éclairage scientifique sur les situations rencontrées et prolonger les réflexions sous la forme d'une recherche.

Après différents échanges avec leurs responsables, les éducateurs ont proposé de développer une RA¹ avec l'appui d'une chercheuse. Centrée sur un quartier toulousain classé (QPPV)², elle s'adresse aux jeunes âgés de 15 à 30 ans.

Cette expérience se déroule sur des temps spécifiques de travail de rue auxquels participe régulièrement la chercheuse.

¹ Recherche-action

² Quartier Prioritaire de la Politique de la Ville

Qu'est-ce qu'une recherche-action ?

Pour Hugon et Seibel (1988) la RA est un processus considérant les acteurs sociaux comme des collaborateurs ayant identifiés un problème qu'ils souhaitent comprendre et analyser pour trouver des pistes d'amélioration. Ce processus est double, transformer la réalité et produire des connaissances concernant cette transformation. La RA nécessite de construire des dispositifs contractuels établissant une confrontation entre les logiques des différents partenaires qui restituent aux acteurs le sens de leurs actions. La relation collaborative entre le chercheur et l'organisation, mouvement collectif de connaissance, doit produire un nouveau processus, point de départ d'une exploration des possibilités de développement futur (Dubost, 1987).

L'observation, la réflexion, l'action et l'analyse, permettent un réajustement constant aux besoins du terrain et des acteurs.

Espace coopératif, elle sera aussi l'occasion d'envisager des modes de formation adaptés.

Dans le cas présent, l'équipe de professionnels a bénéficié d'un temps de formation sur l'observation de territoire, dispensé par la chercheuse.

Conceptualiser les situations rencontrées

Grâce aux notes prises systématiquement après chaque travail de rue dédié à cette RA, nous proposons une compréhension du terrain.

Appartenance, socialisation et construction identitaire

Les jeunes rencontrés parlent spontanément du trafic le décrivant comme un premier job rémunérateur en attendant autre chose : reprendre une formation, partir loin du quartier. Les plus jeunes repoussent des projets d'insertion sociale jugés sérieux à leur majorité.

Cette activité illicite lucrative est aussi un moyen de trouver une place dans une société consumériste. Les travaux des sociologues interactionnistes sur les gangs, ont montrés comment des jeunes migrants trouvent une place dans la société américaine en passant par des activités déviantes.

Le trafic permet aux jeunes d'intégrer un processus de socialisation au sein du quartier. L'argent en résultant est perçu comme une possibilité de s'insérer dans la société en consommant des biens. Plus ils dealent, plus l'opportunité consumériste se présente, renforçant leur appartenance au groupe de référence. Paradoxalement, cette situation est un accélérateur de désinclusion en les inscrivant dans des pratiques illicites. À l'extérieur, ils ont conscience que la norme n'est pas la même et se sentent discréditables. Leur inscription dans la norme de cette activité illégale est certainement à lire comme une échappatoire à ce discrédit et à la stigmatisation (Goffman, 1975), d'ailleurs, ils n'évoquent pas cette activité lorsqu'ils sont en dehors du quartier.

Ces actes locaux de déviances, participent à la vie du lieu et, d'une certaine façon à la vie de la société en proposant une offre de service à des personnes majoritairement extrinsèques au quartier. Pourtant, ils savent que cette norme locale n'est pas celle de la société, et l'éprouvent comme une mise au ban du corps social. Ils supportent cette marginalisation en espérant d'abord sincèrement, puis comme un leitmotiv, quitter un jour ce quartier.

Cocon favorisant une construction identitaire correspondant aux normes locales, mais aussi contraignant par la pesanteur de ces mêmes normes, le quartier les empêche souvent d'intégrer la société en dehors de ses murs. Investir l'illégalité serait une forme d'adaptations secondaires (Goffman, 1968) leur permettant de garder la face dans les interactions du quotidien et vis-à-vis des attentes sociétales.

Ils envisagent un départ en se projetant à l'étranger, jamais en France qu'ils ne perçoivent pas comme

une terre d'émancipation. Cette image négative de l'Hexagone est un indicateur de la représentation de la place qu'ils ont au sein de la société française. Ils semblent avoir intégré avec fatalisme que cette assignation s'impose à toute la jeunesse des quartiers populaires. Leur choix s'oriente alors vers un ailleurs, avec la conviction d'y vivre des jours meilleurs.

Déviance, consommation et trafic

M. : « *Il n'y a rien à faire donc on fume* »

La consommation de cannabis imprègne le quotidien. Les motivations d'usage sont souvent liées à des situations sociales, au besoin d'oublier ou à la nécessité de s'évader.

K : « *ça ne va pas, j'ai envie de mourir avec tous les problèmes, j'ai peur de fermer les yeux sinon je pense trop aux problèmes alors il faut que je me défonce pour dormir* »

Elle n'est pas forcément vécue et assumée sereinement tant d'un point de vue psychologique que social. Les membres de groupes déviants qui ne sont pas soutenus, même tacitement, vont développer des méthodes pour dissimuler ce qu'ils font aux yeux des autres. Pour autant, si les jeunes déclarent masquer cette activité à leurs proches, ils l'exercent dans l'espace public du quartier, à la vue de tous. On peut s'interroger sur les soutiens dont ils bénéficient pour pouvoir s'engager dans une telle entreprise professionnelle illicite.

Cette question rend complexe le travail de prévention des conduites s'inscrivant hors la loi. Elle positionne aussi les jeunes dans un espace intermédiaire où ils exercent des activités illégales, mais tolérées. Comment se construit la déviance lorsque la connaissance de la norme s'étiolle ? Serait-elle une activité collective où les individus ajustent mutuellement leurs lignes d'action, ici les jeunes n'étant pas les seuls concernés ? Y aurait-il dans les quartiers une recomposition de l'ordre social, annonçant, peut-être, de nouvelles formes de socialisation professionnelle par l'intermédiaire de cette économie informelle que représente le deal ?

Une typologie des jeunes rencontrés se basant sur leurs fonctions dans l'organisation du trafic apparaît. Ils développent des trajectoires et des carrières au sens proposé par Hughes (1996).

Plusieurs fonctions s'offrent à eux selon leur âge et le moment de leur trajectoire personnelle : guetteurs, revendeurs, ravitailleurs, gérants...

Cette organisation bureaucratique (Crozier & Friedberg, 1977) opère une division du travail. Les postes les plus honorables et respectables, étant plus lucratifs au fur et à mesure que les jeunes progressent dans leur carrière. Lorsqu'ils veulent travailler, ils s'adressent au gérant qui les embauche contre un salaire à la journée, la semaine, selon les envies des jeunes.

In fine, l'inscription dans le trafic est vécue comme un rituel, une trajectoire à suivre, comme une évidence au sein du quartier...

Des expériences pour développer la relation avec les jeunes

Après 6 mois d'immersion sur le terrain, nous avons repéré un groupe sensibilisé à notre démarche, ouvert et investissant les échanges. Il a été proposé à une dizaine de jeunes de partager un temps hors quartier pour approfondir les conversations et les impliquer activement dans la RA, voir à terme dans le CRA³. S'ils accueillent favorablement cette invitation, cette première tentative n'aboutira pas. Leur quotidien, pétri d'incertitudes et d'aléas, les empêche d'imaginer leur activité du lendemain. Nous nous confronterons périodiquement à cette réalité.

Le goûter

Une autre tentative consistera à leur proposer un goûter. De nouveau, nous nous heurterons à la difficulté de convenir d'un jour en particulier.

Il aura lieu en juin 2020 avec des jeunes repérés. Assis sur un banc et dans l'herbe, nous partageons ce temps convivial qu'ils apprécient, retrouvant, fugacement, leur âme d'enfant. Le contraste entre leur posture lorsqu'ils sont pris par le trafic et l'effervescence que procure ce goûter est saisissant.

Après cette expérience, nous proposons d'organiser un repas.

À la séance suivante, l'idée d'un barbecue sera repoussée à une date incertaine.

Le barbecue : un outil qui n'a pas fait ses preuves

Trois semaines plus tard, le sujet est à nouveau abordé. Ils nous indiquent en avoir fait un.

Les divers échanges attestent qu'on ne peut pas leur demander d'anticiper et de s'engager, car cette position s'avère intenable.

À cette étape de la RA, nous mesurons l'impact de nos rencontres régulières avec les jeunes, la richesse des échanges, mais l'objectif de les intégrer au CRA ne sera pas atteint. Les jeunes avec qui nous entretenons des liens et dans le trafic sont constamment soumis à des « perturbations » liées à l'activité. Nous apprenons parfois que certains avec lesquels nous discutons régulièrement ont été interpellés et incarcérés.

Parcours de jeunes vers une activité professionnalisante : dealer ou s'en sortir, quelle place pour les jeunes du quartier ?

Généralement, les difficultés scolaires, pouvant entraîner la déscolarisation sont un point de départ dans cette activité. C'est à cette occasion que les petites mains du trafic vont entamer une consommation de cannabis.

Comprendre les trajectoires des jeunes permet de repérer les temps de bascule et de les accompagner autant que possible, avant ces bifurcations vers des carrières délinquantes.

La place de la religion chez les jeunes qui sont dans le trafic est aussi importante à saisir. En effet, ils développent une pensée faite d'ambivalences et de contradictions qui semble les empêcher d'affirmer leur singularité mais les aide à l'évidence à faire front dans ce contexte délétère. Certains montrent des signes de dépression face à cette existence sans perspective.

³ Comité de recherche-action

Pour plusieurs d'entre eux, l'obtention du permis de conduire est un premier pas vers autre chose, la possibilité de mener sa vie et donc de s'affranchir du deal, ou tout au moins d'avoir le sentiment d'agir sur sa destinée.

Comment dans ces conditions, un service de prévention éducatif peut les accompagner à trouver une place qu'ils auront choisie ? Aujourd'hui, ils investissent une position sociale servie par le contexte, les rituels, confrontés aux difficultés qu'ils rencontrent avec l'institution scolaire. Sur quels leviers agir pour qu'ils prennent conscience que l'activité exclusive de revente de stupéfiants, n'est somme toute, pas si rentable ? Comment les aider à bifurquer vers un parcours reconnaissant leur citoyenneté ?

Pistes de réflexion pour la poursuite du travail

L'inscription des jeunes dans le trafic sur l'espace public semble s'imposer comme une forme d'institutionnalisation et de normalisation.

Si l'on observe une rupture en termes de norme entre le monde extérieur et le quartier, s'opérant depuis la zone stupéfiante, c'est bien dans cet espace du territoire, que les professionnels doivent rencontrer cette jeunesse parfois en perdition.

Guetteurs et revendeurs ont la faculté de formuler une demande d'aide. Certains semblent prendre conscience de l'impasse dans laquelle ils sont engagés, et cherchent une alternative les sortant de ces trajectoires. Il s'agit alors de leur proposer un accompagnement éducatif longanime. Deux options se présentent à eux, la plus abordable, celle de la rue du quartier et ses abîmes ou l'autre plus ardue, les amenant à terme à s'émanciper, un peu, et s'extraire du « territoire psychotrope » (Kokoreff, 2010).

Cette RA facilite le travail d'interaction et de confiance pour ouvrir le champ des possibles à ces jeunes à qui on incombe le désordre social du fait de leur inscription dans un trafic connu de tous. Valoriser leurs compétences pour les accompagner dans une réflexion de carrière, nécessite de les aider à porter sur eux même un regard positif.

Pour conclure

De ce travail, émerge des connaissances et des compétences qui peuvent être utiles pour l'action publique et la mise en œuvre d'un accompagnement social utile et adapté aux problématiques du terrain. La RA permet à ces acteurs d'expérimenter, de tester, d'ajuster en permanence, et participe d'un processus formatif et d'évolution professionnelle. Surtout, c'est l'occasion pour les jeunes d'être entendus, non sur un registre victimaire ou vindicatif, mais bien sur leur quotidien, trop souvent imaginé et mis en scène par d'autres.

Pleinement reconnue par l'institution employant les éducateurs, cette RA doit maintenant, en co-construction avec les jeunes, tenter de rendre visible cette parole authentique, par le biais d'un médium valorisant, et ce, auprès de tous, au-delà du champ politique de l'intervention sociale.

Seul un ancrage solide sur le terrain et une permanence du lien avec ces jeunes permettent d'envisager l'élaboration d'un soutien éducatif authentique. S'il s'agit de rester modeste quant à l'impact d'une telle démarche, tributaire de nombreux paramètres (stigmates sociaux, chômage, ségrégation, politiques sanitaires...) on peut espérer qu'elle infléchisse positivement la trajectoire de certains jeunes pris dans une réalité de terrain extrêmement rude, les exposant à de nombreux risques.

La seconde phase de cette RA nécessitera indubitablement du temps, de la réadaptation continue, et de l'inventivité guidée par la spontanéité et la sincérité de leurs paroles et l'expérience acquise. N'est-ce pas le passage impérieux pour atteindre l'objectif d'une production dont ils seront partie prenante, et que l'on espère source d'émancipation ?

